

FLEUR DU CLOITRE



FRANÇOISE

J'E l'ai connue dans le repos d'une longue convalescence, après une douloureuse et grave maladie. Et elle est restée dans mon souvenir comme un de ces rayons que l'âme emprisonne et détient à jamais.

C'était au printemps de 1901. Les médecins, jugeant mes poumons encore trop affaiblis pour leur permettre de respirer les brises fraîches et salines de la mer, ordonnèrent le calme le plus complet, dans une atmosphère à la fois tranquille et tiède.

Rien ne pouvait donc mieux convenir que l'hospitalité qui m'était offerte, à Détroit, au couvent des Dames du Sacré-Cœur de Grosse-Pointe. Les jours ensoleillés que j'ai passés dans cette gracieuse retraite, sur les bords merveilleux du grand lac Sainte-Claire, ont marqué, dans ma vie, une époque charmante dont l'évocation me sera toujours chère.

J'avais, pour compagne de mes belles flâneries, une jeune religieuse professe qu'une faiblesse extrême empêchait de suivre les exercices réguliers de la communauté. Sa vie s'en allait goutte à goutte, sans que les ressources de l'art et celles de soins tendres et délicats pussent, en aucune chose, entraver les progrès de ce mal lent et invisible qui la conduisait au tombeau.

Naguère encore, elle était robuste et forte. Mais un jour qu'elle était préposée au téléphone pour recevoir les commissions envoyées à la maison, il parvint de la ville où il était arrivé, un cablegramme annonçant le décès subit de son père.

Docile, elle alla répéter le message que, sans le connaître, la brutalité d'un hasard lui avait révélé, puis, sa tâche accomplie, elle s'évanouit aux pieds de la Supérieure.

C'est depuis cette heure que la sève vigoureuse ne coulait plus dans ses veines, et qu'elle s'en allait mystérieusement vers cette contrée indécouverte, dont parle Shakespeare, d'où nul voyageur n'est encore de retour.

Souriante et résignée, elle se rendait à la mort comme on va au sommeil. Sa gaieté, calme et douce, ne laissait aucun doute sur la sérénité de son esprit. C'était une âme prédestinée qu'aucune attache terrestre ne retenait à ce monde.

Ce fut sur les rives du lac, tan t is que les eaux paresseuses murmuraient leur léger clapotis, que nous fîmes ample connaissance. D'abord, elle m'adressa la parole en anglais, mais sa prononciation défectueuse m'indiqua promptement que ce n'était pas là sa langue maternelle.

— Parlons français, lui dis-je. N'est-ce pas que, toutes deux, nous nous en trouverons mieux.

— Ah ! oui, répondit elle joyeusement. Il y a si longtemps que je n'ai parlé le français, depuis que j'ai quitté mon pays.

— Vous êtes Française, alors ?

— Non, Belge.

— Faisons donc du béguinage, dis-je en riant. Je connais la Belgique et je garde de ma visite chez vous la plus agréable impression.

— Quel bonheur ! fit-elle rayonnante. Vous avez visité Bruxelles ?

— Et la cathédrale de Sainte-Gudule

— Le Parc ?

— Ainsi que l'Allée Verte.

— Ah ! répartit-elle avec fierté, Bruxelles est un petit Paris. Vous avez vu notre Hôtel-de-Ville ?

— Sans oublier le *Manneken*, risquai-je, en reluquant, du coin de l'œil, sur son visage, l'effet de mon impertinence.

— Ah ! le *Manneken*, s'écria-t-elle, en frappant des mains avec un rire d'enfant, il y a dix ans que je n'en ai entendu prononcer le nom !

Nous fûmes, après cela, d'excellentes amies.

J'écoutai le roman de cette vie si simple, si transparente, au travers de laquelle n'avaient passé que des ailes d'anges.

Toutè jeune encore, elle avait perdu sa mère ; son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées au couvent du Sacré-Cœur, de Jette Saint-Pierre situé aux alentours de Bruxelles.

C'est dans ce pensionnat que la princesse Clémentine, venait de temps en temps, en visite, aux jours de grand congé. Les élèves qui avaient été sages, oh ! bien sages, obtenaient l'insigne récompense de déjeuner avec la fille du roi de Belgique.

Figurez-vous même que la princesse, une fois, lui avait dit :

— Mais vous ne mangez pas, mademoiselle ?

Et un autre jour :

— Vous êtes donc la plus sage du couvent !

C'était, de toute sa vie, les souvenirs les plus troublants.

Dès sa sortie du Sacré-Cœur, elle avait annoncé à son père sa décision irrévocable de se consacrer à Dieu, et, héroïquement, il avait fait le sacrifice de la mieux aimée de tous ses enfants. Après ses années de noviciat, elle fut envoyée aux Etats-Unis, dans différentes maison de son ordre.

— Je ne savais pas un mot d'anglais alors, ajouta-t-elle ; toutes les prières, toutes les prédications se faisaient en cette langue, et mon ignorance a dû causer bien des ennuis à mes supérieures.

— Il me semble, fis-je étonnée, que c'est encore vous qui en avez eu le plus à souffrir.

— Ah ! non, dit-elle simplement, c'étaient des occasions de mérites... j'en étais trop heureuse.

Je l'écoutais tout attendrie.

Elle aimait à me causer de sa famille, de ses frères et de ses sœurs, de leurs querelles d'enfants et de leurs accommodements. Peut-être ne savais-je pas qu'elle était très méchante quand elle était petite. Un jour qu'on lui